

VICTOR HERLANG

L'Équilibre
des
Mondes

CHAPITRE PREMIER

Le constat

Le système est verrouillé. Les riches contrôlent les gouvernements. Les gouvernements protègent les riches. C'est un cercle parfait. Impénétrable. Sauf si quelqu'un le brise de l'extérieur.

Sébastien Noël, six mois avant le Jour Zéro

Le réveil sonna à six heures trente.

La main de Sébastien Noël jaillit du lit avec la précision mécanique de quarante années d'habitude, cherchant le bouton qui ferait taire cette sonnerie stridente. Ses doigts trouvèrent le contact familial. Silence.

Puis vint la réalisation, se déployant dans sa conscience encore embrumée comme une tache d'encre sur du papier buvard : c'était son premier jour de retraite. Il avait oublié de désactiver son réveil.

Le dernier jour de l'ancienne vie. Le premier jour de quelque chose d'autre.

Il resta immobile, fixant le plafond fissuré qui ressemblait à une carte des failles de sa propre existence. Les lézardes du crépi formaient des continents abstraits, des territoires inconnus qu'il aurait désormais tout le temps d'explorer. Tout le temps. Le concept sonnait étrangement, comme une condamnation déguisée en liberté. Soixante-trois ans. Électricien à la retraite. Veuf depuis trois ans.

Le lit semblait toujours trop grand sans Deanna.

Sébastien se leva d'un mouvement souple pour ses soixante-trois ans, des décennies de travail manuel avaient gravé cette aisance dans ses muscles. Il attrapa le bas de survêtement posé sur la chaise, enfila le sweat à capuche gris que Deanna lui avait offert trois Noëls auparavant. Elle l'avait choisi en riant : « *Confortable, et ça te donne l'air cool pour un électricien bientôt retraité.* » Il ne portait pratiquement plus que celui-là le matin, même élimé aux poignets.

De taille moyenne, légèrement dégarni, juste assez pour que le crâne se devine sous les cheveux gris coupés courts, Sébastien avait gardé cette présence tranquille des hommes qui ont passé leur vie à résoudre des problèmes concrets. Ses yeux bleus profonds voyaient immédiatement le défaut dans un circuit, la fissure dans un mur, le mensonge dans une explication bancale. Le même regard qu'il posait maintenant sur sa propre vie, cherchant où tout s'était court-circuité.

Dans la cuisine, la cafetière gronda, ce bruit guttural et réconfortant qui scandait ses matins depuis des décennies. Par la fenêtre, le jardin négligé lui renvoyait son propre abandon. Les mauvaises herbes avaient conquis les plates-bandes que Deanna entretenait avec tant de soin. La nature reprenait ses droits, indifférente à sa solitude.

Son téléphone vibra sur le comptoir, brisant le silence.

Jessica : « Bonne retraite, Papa ! Profite bien de ta liberté. On passe te voir ce week-end avec Paul. Bisous. »

Un sourire fugace traversa son visage comme une éclaircie dans un ciel d'orage.

Ses enfants. Paul, trente-cinq ans, génie de l'informatique dont le cerveau fonctionnait à une vitesse qui laissait Sébastien perplexe et admiratif. Jessica, trente-trois ans, avocate féroce en droits humains qui se battait pour ceux que le système broyait méthodiquement.

Leurs prénoms, un hommage à *Dune*, cette passion qu'il avait partagée avec Deanna, ce livre qu'ils avaient lu et relu jusqu'à en user les pages. Paul Atréides et Jessica, la Bene Gesserit. Des noms porteurs d'espoir, de révolte, de changement.

Au moins, il avait réussi quelque chose dans sa vie.

Il répondit d'un pouce levé, capitulation moderne face à l'expression des sentiments, puis attrapa ses clés. Autant faire des courses. Rester ici à ruminer ne servirait qu'à creuser le sillon de la mélancolie.

La rue s'éveillait dans la grisaille habituelle de cette banlieue qui avait été, jadis, un quartier ouvrier digne, puis un quartier populaire dynamique, et qui était devenue, au fil des années, une zone de transit pour classes moyennes descendantes.

Quelques voisins pressés le saluèrent d'un signe de tête distrait. Sébastien nota leurs visages tendus, leurs épaules voûtées sous le poids invisible des factures impayées, des projets avortés, des rêves abandonnés.

Tout le monde courait.

Mais vers quoi ?

En passant devant l'ancien chantier où il avait travaillé, combien d'heures passées à tirer des câbles dans des murs encore humides ? Il s'arrêta. Un panneau publicitaire flamboyant, tout en couleurs criardes et promesses dorées, vantait le futur « Résidence des Lumières. »

Appartements de luxe à partir de trois cent cinquante mille euros.

VOTRE NOUVELLE VIE COMMENCE ICI

Il détourna les yeux. Il ne voulait plus regarder ces affiches. Ni compter les portes fermées.

Les familles étaient parties les unes après les autres. Sans cris. Sans révolte. Juste usées. Le quartier avait changé, lentement, sûrement, comme on pousse quelqu'un vers la sortie sans jamais le toucher. Les petits magasins fermaient aussi, rideaux baissés les uns après les autres, effaçant les derniers visages familiers.

Madame Dubois n'avait pas résisté non plus. Quatre-vingts ans. Cinquante années dans le même appartement. Le jour de son expulsion, elle avait pleuré en silence. Pas de colère. Pas d'injures. Seulement ses mains tremblantes serrant un carton trop léger, rempli de photos, de souvenirs, d'une vie entière devenue soudain sans adresse.

Sébastien avait senti quelque chose se tendre en lui. Une colère sourde. Inutile. Il n'avait rien dit. Il n'avait rien fait.

Et depuis, il pensait souvent à elle.

Où était-elle maintenant ? Dans une banlieue lointaine et anonyme ? Chez sa fille en province ? Morte de chagrin dans une chambre trop petite d'une résidence pour personnes âgées où on l'appelait par son prénom sans lui avoir demandé la permission ?

Il serra les poings, geste inutile, impuissant, et continua sa route.

Le supermarché était presque vide à cette heure matinale. Sébastien parcourut les allées dans une sorte de transe, notant machinalement les prix. Encore une augmentation. Un euro de plus ici. Cinquante centimes là. Des miettes, prises une à une, mais les miettes s'accumulaient, et à la fin du mois, c'étaient des repas qui manquaient.

Il pensa à Deanna, à la façon dont elle faisait les comptes chaque semaine, son stylo courant sur les colonnes de chiffres. « *On s'en sort.* » disait-elle toujours. Mais s'en sortir n'était pas vivre. C'était survivre. Et chaque année, la marge se réduisait un peu plus.

À la caisse, la même jeune femme que d'habitude lui sourit poliment. Jade. Vingt-trois ans, étudiante en soins infirmiers, des cernes violacées sous les yeux qui trahissaient ses nuits blanches et ses doubles journées.

« Ça fait deux ans que vous travaillez ici, non ? » demanda-t-il en sortant sa carte bancaire.

Elle scanna ses articles avec des gestes mécaniques, précis, répétés des milliers de fois.

« Oui, monsieur Noël. J'essaie de finir mes études, mais... c'est compliqué de tout payer. »

Dans sa voix, Sébastien entendit l'écho d'un million de jeunes gens pris dans le même étau : étudier, travailler, survivre, espérer. Sans jamais vraiment vivre.

« Vous y arriverez. » dit-il, sachant que ces mots étaient creux.

« J'espère. »

Son sourire était fatigué mais sincère, ce courage tranquille de ceux qui n'ont pas d'autre choix que de continuer.

Sébastien paya et sortit, le cœur un peu plus lourd, comme si chaque rencontre ajoutait un poids sur ses épaules.

Dehors, il croisa Marc, un ancien ouvrier qu'il connaissait vaguement des réunions de quartier. Le regard de l'homme évitait le sien, cette pudeur terrible de ceux qui ont chuté.

« Salut Marc, ça va ? »

Marc hésita. Il fixait un point au-dessus de l'épaule de Sébastien, cette gêne qu'ont les hommes qui tombent.

« On déménage ce week-end. »

Il n'avait pas besoin d'en dire plus. Sébastien connaissait la suite, il l'avait vue se jouer tant de fois dans le quartier. Fin de droits. Loyer impayable. Le retour chez les parents ou les beaux-parents, à trois générations dans un appartement trop petit. Les enfants qui changent

d'école en milieu d'année. Le conjoint qui perd son travail parce que le trajet coûte plus cher que le salaire.

« Les beaux-parents, précisa Marc, comme s'il lisait ses pensées. À soixante kilomètres. » Il eut un rire sans joie.

« Tu sais combien on est, dans le quartier ? À faire ce chemin inverse, celui qu'on avait fait à vingt ans pour s'émanciper ? Il secoua la tête. Les Martins. La famille Chen. Karim. Une dizaine au moins. Et c'est juste ici. Partout en France, des milliers de familles qui reculent. »

Le mot « temporairement » n'avait même pas été prononcé. Ils savaient tous les deux qu'il aurait sonné comme un mensonge.

Sébastien chercha ses mots, mais que dire ? Les platitudes ne payaient pas les factures.

« Si tu as besoin d'aide ... »

« Merci, Sébastien. Marc eut un sourire triste, presque amer. Mais à moins que tu puisses changer le système... »

Il s'éloigna sans finir sa phrase, les épaules courbées sous le poids de l'échec, de l'humiliation, du système qui broie sans jamais s'excuser.

Sébastien resta planté là, ses sacs de courses dans les mains, une rage montant en lui. « *À moins que tu puisses changer le système...* » Les mots résonnaient dans sa tête.

Et pourquoi pas ?

Il reprit sa marche, mais quelque chose avait changé. Ses pas étaient plus lourds, plus déterminés. Il regardait autour de lui avec des yeux neufs, ces yeux qui voient vraiment, pour la première fois.

La boulangerie où il allait depuis vingt ans avait fermé. Remplacée par une agence immobilière aux vitrines clinquantes. Le café du coin, celui où les ouvriers prenaient leur petit noir avant l'embauche, était devenu un « coffee shop » où le moindre expresso

coûtait trois euros.

Et partout, ces affiches. Ces pubs. Ces promesses.

***Investissez dans l'avenir ! Votre patrimoine, notre priorité !
Devenez propriétaire dès aujourd'hui !***

Propriétaire de quoi ? Avec quel argent ? Pour quel avenir ?

Sébastien s'arrêta devant un kiosque à journaux. Un SDF dormait contre le mur, recroquevillé sous un carton. Il avait peut-être cinquante ans. Ou trente. Impossible à dire sous la crasse.

Les gros titres hurlaient leurs vérités contradictoires. Un milliardaire avait racheté un réseau social pour quarante-quatre milliards de dollars. Quarante-quatre milliards. Le même jour, un hôpital public fermait ses urgences faute de personnel. Le même jour, une association alimentaire annonçait une augmentation de trente pour cent des demandes d'aide.

Quarante-quatre milliards...

L'homme sous le carton bougea dans son sommeil. Sébastien essaya de visualiser ce chiffre. C'était impossible. L'esprit humain n'était pas conçu pour appréhender de telles sommes. C'était abstrait, irréel, obsène.

Avec quarante-quatre milliards, on pouvait nourrir combien de familles ? Construire combien d'hôpitaux ? Former combien d'infirmières comme Jade ?

Mais non. L'argent allait à un réseau social. Pour poster des photos de chats et des opinions non sollicitées.

Sébastien sentit ses mâchoires se crispier. Cette colère, il la connaissait. Elle était là depuis des années, enfouie, étouffée, ignorée. Il avait appris à vivre avec, comme on vit avec une douleur chronique.

On s'habitue. On oublie qu'elle est là.

Mais aujourd'hui, elle remontait. Brûlante. Intolérable.

Il doit bien y avoir un moyen, pensa-t-il. Il doit bien y avoir quelque chose à faire.

De retour chez lui, Sébastien alluma machinalement la télévision. Le journal de midi déversait son flot habituel de catastrophes aseptisées, présentées par une speakerine au sourire professionnel et à la voix neutre.

Guerres lointaines, chaleur record, milliards évaporés dans des paradis fiscaux, hôpitaux à genoux. Le monde s'effondrait en direct, et la présentatrice souriait toujours.

Puis vint le premier reportage qui fit monter la colère.

Un PDG, costume à trois mille euros, sourire de requin, peau dorée entretenue loin des open space, expliquait pourquoi il avait dû licencier mille deux cents employés. Restructuration nécessaire, disait-il. Adaptation au marché. Responsabilité envers les actionnaires.

Le journaliste hochait la tête avec gravité.

Ce que le reportage ne disait pas, mais que Sébastien savait, parce qu'il lisait encore les journaux, lui, pas juste les gros titres, c'est que ce même PDG avait touché un bonus de quatorze millions d'euros l'année précédente. Quatorze millions. Pour « excellente performance ».

Mille deux cents familles à la rue. Quatorze millions dans la poche d'un seul homme.

Quatre-vingt-six, pensa-t-il. Quatre-vingt-six familles par million.

Sébastien sentit quelque chose se tendre en lui. Une corde. Un ressort. Une limite.

Le reportage suivant le frappa comme un coup de poing dans le ventre.

Gaza. Une école. Trente-trois morts.

Les images défilaient. Des décombres. De la poussière. Du sang. Des corps qu'on extrayait des gravats. Des corps d'enfants.

« De son côté, disait la présentatrice de sa voix neutre, l'armée israélienne affirme avoir visé des terroristes. »

Des terroristes.

Sébastien fixa l'écran. Une petite fille était portée par un homme couvert de poussière. Sa robe était déchirée. Son bras pendait, inerte.

Elle avait peut-être sept ans.

Sept ans.

Une terroriste de sept ans.

Quelque chose se brisa en lui.

Pas une explosion. Pas de la rage brûlante. Quelque chose de plus froid. De plus profond. Un dégoût physique.

Comment. Comment pouvait-on. Au vingt-et-unième siècle. Avec toutes nos technologies, nos traités, nos grandes déclarations sur les droits de l'homme. Comment pouvait-on encore bombarder une école.

Et le monde laissait faire.

Le monde regardait. Le monde commentait. Le monde passait au sujet suivant.

La présentatrice souriait déjà, enchaînant sur un fait divers people, comme si les trente-trois morts de Gaza n'étaient qu'une parenthèse, un interlude entre deux publicités.

Sébastien sentit le froid l'envahir. Pas le froid du désespoir. Le froid de la certitude.

Ce monde était cassé.

Pas un peu cassé. Pas en train de se casser. Cassé. Fondamentalement. Irrémédiablement. Un système où des enfants mouraient sous les bombes pendant que des PDG touchaient des millions. Un système où l'on parlait de dommages collatéraux et de

restructuration nécessaire avec le même ton neutre, la même indifférence polie.

Le même mépris pour la vie humaine.

La digue céda.

Sébastien éteignit brusquement la télévision et jeta la télécommande sur le canapé avec une violence qui le surprit lui-même.

« **BANDE DE SALAUDS !** »

Le cri lui avait échappé. Sa propre voix, rauque, presque méconnaissable, résonnant dans le salon vide.

Il resta debout, tremblant, le souffle court. Depuis combien de temps n'avait-il pas crié ? Depuis combien de temps gardait-il tout ça à l'intérieur, cette rage, cette impuissance, cette honte de ne rien faire ?

Deanna l'aurait compris. Elle aussi, elle criait parfois. Contre la télé, contre les journaux, contre ce monde qui marchait sur la tête. « *Si on ne crie pas, on étouffe.* » disait-elle.

Elle avait raison. Comme toujours.

La même rengaine, jour après jour.

Le monde s'effondrait par petits morceaux, pièce par pièce, vie par vie, pendant que tout le monde regardait ailleurs, distrait par les réseaux sociaux, les séries télé, les scandales people soigneusement orchestrés pour détourner l'attention.

Il fit les cent pas dans son salon trop silencieux. La colère bouillonnait, cherchant une issue, un exutoire, une cible.

Comment en était-on arrivé là ?

Il se souvenait de sa jeunesse, des discussions enflammées avec ses amis sur un monde plus juste, de leurs rêves d'égalité, de justice.

Que restait-il de tout ça ? Des concerts nostalgiques pour des associations, dans des bars, et des factures à payer.

Son regard tomba sur sa basse, posée dans un coin comme une relique d'une époque révolue.

Combien de chansons de protestation avaient-ils jouées ? Combien de fois avaient-ils cru, avec cette naïveté sincère de la jeunesse, que la musique changerait le monde ? Que les mots et les mélodies suffiraient à réveiller les consciences ?

Rien n'avait changé.

Tout avait empiré.

Il s'approcha de la fenêtre, posa son front contre la vitre froide. Dehors, le monde continuait sa course folle. Les riches s'enrichissaient. Les pauvres s'appauvrirent. Les politiciens mentaient. Les médias distraient. Les corporations pillent. Les banques spéculent. Les bombes tombent sur des écoles.

Et lui ? Que faisait-il ?

Il acceptait. Il subissait. Comme tout le monde. Comme Marc. Comme Jade. Comme tous ces gens qu'il croisait dans la rue, courbés sous le poids de leur impuissance.

Plus maintenant.

Cette pensée surgit de nulle part, claire et tranchante comme une lame.

Plus maintenant.

L'après-midi s'étira, interminable. Sébastien tourna en rond dans sa maison trop silencieuse, incapable de se poser. La basse le narguait depuis son coin.

Quand Marco appela pour une répétition improvisée, il décrocha avant la deuxième sonnerie.

Chez Marco, dans la dépendance qu'il avait transformée en studio de répétition, l'atmosphère était chaleureuse. Franky était déjà là, affalé derrière la batterie. JG accordait sa guitare dans son coin. Marco sortait des bières du petit frigo installé « pour les urgences créatives ».

« Ah bah voilà le retraité ! lança Franky en levant une baguette. Alors, ça fait quoi d'être vieux et inutile ? »

« Continue, tu vas finir par être drôle. »

« Non mais sérieux, t'as fait quoi de ta journée ? Mots croisés ? Une bonne sieste devant Affaire conclue ? »

Sébastien attrapa la bière que Marco lui tendait et s'affala sur le canapé défoncé qui traînait là depuis quinze ans.

« J'ai fait les courses. J'ai regardé le plafond. J'ai pensé à Deanna. Il décapsula la bière. Journée de merde, en gros. »

Le silence dura deux secondes. Franky ouvrit la bouche pour sortir une vanne, croisa le regard de JG, et la referma. Même lui savait quand se taire.

« Allez, on joue, dit Marco en branchant sa guitare. Ça te changera les idées. »

Ils enchaînèrent leurs vieux morceaux, ces chansons qu'ils avaient écrites il y a vingt, trente ans, quand ils croyaient encore que la musique pouvait changer le monde. Pour un moment, Sébastien oublia tout. Ses doigts retrouvèrent naturellement leur place sur les cordes, le rythme chassa ses sombres pensées, la musique créa une bulle hors du temps.

Mais pendant la pause, alors qu'ils en étaient à leur troisième bière, la conversation dériva.

« Vous avez vu le bordel à Paris ? lança JG en zappant sur son téléphone. Encore des manifs. Ça pète de partout. »

« Ouais, et ? Franky haussa les épaules. Dans trois jours tout le monde aura oublié. C'est toujours pareil. Les gens gueulent, les politiques font semblant d'écouter, et au final rien change. C'est le système, mec. »

« Le système... Sébastien secoua la tête. Putain, j'en peux plus d'entendre ça. C'est le système. Comme si c'était une excuse. »

« Bah c'est pas une excuse, c'est un constat, dit Marco en se resservant une bière. Le monde est comme ça. Qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ? »

« J'en sais rien ! Sébastien posa sa bière un peu trop fort, la mousse débordant sur l'ampli. Mais merde, aujourd'hui j'ai croisé Marc, tu sais, Marc Delcourt, il perd sa baraque. Trente ans qu'il bosse, et il perd sa baraque parce qu'il peut plus rembourser. Et la gamine au supermarché, Jade, elle fait deux jobs pour payer ses études d'infirmière. Deux jobs ! Et Madame Dubois, quatre-vingts balais, ils l'ont foutue dehors de son appart. »

« Ouais, c'est dégueulasse, coupa Franky, mais sa voix était moins assurée qu'avant. On est tous d'accord que c'est dégueulasse. Et alors ? Tu veux qu'on fasse quoi, qu'on monte une révolution depuis le local de Marco ? »

« Pourquoi pas ? »

Le silence tomba. Franky cligna des yeux.

« Attends, t'es sérieux là ? »

Sébastien ne répondit pas tout de suite. Il se leva, posa sa bière, et se mit à arpenter le studio comme un lion en cage.

« Vous savez ce que j'ai vu aujourd'hui aux infos ? Un type, un PDG, qui explique tranquillement qu'il a viré mille deux cents personnes. Mille deux cents familles. Et le journaliste, il hoche la tête, il dit oui monsieur, bien sûr monsieur. Personne qui demande : Et votre bonus de quatorze millions, vous l'avez viré aussi ? Personne

! »

Il donna un coup de poing dans le mur, pas fort, mais assez pour que les autres sursautent.

« Et puis après, Gaza. Des enfants. Dans une école. Trente-trois morts. Et l'armée qui dit qu'elle visait des *terroristes*. Des terroristes de sept ans ! »

Sa voix tremblait maintenant.

« Et nous, on fait quoi ? On regarde. On subit. On dit c'est le système. On se console en jouant nos petites chansons de protestation que personne n'écoute ! »

« Eh, doucement... » commença Marco.

« Non, pas doucement ! J'en ai marre d'aller doucement ! Quarante ans que j'y vais doucement. Quarante ans que je ferme ma gueule, que je fais mon boulot, que je paie mes impôts. Et le résultat ? Le monde est pire qu'avant. Pire ! Les riches sont plus riches, les pauvres sont plus pauvres, les bombes tombent sur des écoles, et tout le monde fait semblant que c'est normal ! »

Sa voix se brisa légèrement. Il s'arrêta, passa une main sur son visage.

*Deanna, elle n'aurait pas fermé sa gueule, elle. Elle se serait battue.
Elle aurait trouvé un moyen.*

Le silence qui suivit était différent. Plus lourd. Plus respectueux.

JG posa sa guitare. Il avait cette façon de vous regarder, JG, comme s'il voyait à travers vous. Une vie à jouer dans des groupes lui avait appris à lire les gens.

« T'as pas l'air fatigué, Seb. T'as l'air en colère. C'est pas pareil. »

« Ouais, bah peut-être que je suis en colère. C'est un crime ? »

« Non. C'est même plutôt sain. JG but une gorgée. La question c'est : t'en fais quoi, de cette colère ? Tu la laisses te bouffer de

l'intérieur, ou tu la transformes en quelque chose ? »

« Transformer en quoi ? J'ai soixante-trois ans, je suis électricien à la retraite, j'ai aucun levier, aucun réseau, rien. »

« Eh, t'es pas si nul que ça, intervint Marco. T'as réparé ma box l'autre jour. »

« Ta box, c'était juste un câble débranché, Marco. »

« N'empêche. T'as trouvé le problème. »

Franky se pencha en avant, son sourire habituel remplacé par quelque chose de plus sérieux.

« OK, mettons qu'on soit pas complètement cons. Mettons qu'on veuille vraiment faire quelque chose. Changer un truc. N'importe quoi. Il écarta les bras. On commence par où ? Parce que moi, je suis partant pour foutre le bordel, mais faudrait un minimum de plan. Ma fille gagne 1800 balles par mois à enseigner à des gamins, pendant que des connards planquent des milliards aux Bahamas. Si tu me dis qu'on peut faire quelque chose contre ça, je signe tout de suite. »

« Moi aussi, dit Marco simplement. Je sais comment ça marche, la politique. Et justement, j'y crois plus depuis longtemps. Mais toi, t'es mon pote. Quarante ans qu'on se connaît. Si tu dis qu'il y a un truc à faire, je te suis. »

« Pareil, ajouta JG. Mais faut que ce soit sérieux. Pas un coup de gueule de comptoir. Un vrai truc. Réfléchi. »

Sébastien les regarda, ces trois types avec qui il jouait de la musique depuis des décennies, ces amis qui venaient de lui dire, chacun à leur façon, qu'ils étaient prêts à le suivre. Même s'il ne savait pas encore où.

« Je sais pas encore ce qu'on peut faire, admit-il. Mais je vais chercher. Je vais creuser. Et quand j'aurai trouvé quelque chose... je vous appelle. »

« T'as intérêt, dit Franky en levant sa bière. Parce que si tu nous fais un teasing pareil pour rien, je te parle plus jamais. »

Malgré tout, Sébastien sourit.

Plus tard dans la nuit, seul dans son salon, Sébastien ne pouvait pas dormir. Le sommeil le fuyait, chassé par les pensées qui tournaient en boucle dans sa tête.

Il sortit sur sa terrasse, carnet en main, cette vieille habitude qu'il avait prise après la mort de Deanna, écrire pour ne pas devenir fou. C'était elle qui lui avait offert ce carnet, d'ailleurs. *Pour que tu arrêtes de tout garder dans ta tête.* Avait-elle dit.

Le ciel était clair, les étoiles brillaient au-dessus de la ville endormie, indifférentes aux drames humains qui se jouaient en contrebas.

Il griffonna ces quelques lignes, l'encre coulant sur le papier comme ses pensées s'écoulaient de son esprit :

Deanna tu me manques. Trois ans et ça fait toujours aussi mal. Elle aurait su quoi faire, elle. Elle voyait toujours les solutions là où moi je ne voyais que les problèmes.

Tu te souviens ce qu'elle disait ? « L'argent, c'est comme le courant, il va toujours au chemin de moindre résistance. Et les riches, ils ont supprimé toutes les résistances. »

Elle avait raison. Les gens comme Marc, comme Jade, comme Madame Dubois, ils reçoivent les miettes. Et on leur dit de travailler plus dur.

Et les bombes tombent sur des écoles. Et on appelle ça des « Dommages collatéraux. »

Toute une vie à réparer des circuits. À trouver où ça coince, où le courant ne passe plus. C'est ce que je sais faire. Trouver le problème.

Le réparer.

Mais comment on répare un système entier ? Comment on rebranche un monde qui a été câblé à l'envers depuis le début ?

Deanna dirait : « Commence par le commencement. Un fil à la fois. »

D'accord. Un fil à la fois. Mais lequel ?

Il releva la tête, contempla les étoiles, ces points lumineux qui avaient vu naître et mourir des civilisations entières.

Quelque part là-haut, l'univers suivait ses lois immuables. Gravité. Thermodynamique. Entropie.

Ici-bas, l'humanité avait créé ses propres lois, injustes, cruelles, absurdes. Des lois faites par des hommes pour servir d'autres hommes.

Et ce que l'homme avait créé, l'homme pouvait le changer.

Devait le changer.

Sébastien rentra, alluma son ordinateur. L'écran s'illumina dans l'obscurité du salon, projection bleue et fantomatique.

Ses doigts hésitèrent au-dessus du clavier. Comment traquer des flux d'argent qui traversaient des dizaines de juridictions, des centaines de sociétés-écrans, des milliers de comptes anonymes ? Un cerveau humain ne pouvait pas. Même le plus brillant des Mentats de *Dune*, ces calculateurs humains que Paul et Jessica adoraient dans le roman, n'aurait pu démêler un tel écheveau. Mais aujourd'hui, il existait autre chose. Il avait vu des reportages, entendu Paul en parler avec cette excitation qu'il réservait aux technologies qui le fascinaient. Des machines capables d'analyser des millions de données en quelques secondes. De trouver des patterns invisibles à l'œil humain.

Il tapa « intelligence artificielle » dans la barre de recherche.

Il ne savait pas ce qu'il cherchait exactement. Juste une intuition. Une idée floue qui prenait forme lentement.

Les résultats défilèrent. Articles scientifiques. Reportages. Débats éthiques.

Une vidéo, puis une autre. Il ne sentit pas le temps passer.

L'une d'elles attira son attention. Un chercheur expliquait comment l'IA pouvait analyser des quantités massives de données, identifier des patterns invisibles à l'œil humain.

Sébastien se redressa.

Analyser des données. Identifier des patterns.

Et si...

L'idée était encore floue, à peine une ombre dans son esprit. Mais elle était là. Il la sentait prendre forme, comme un circuit qui commence à se dessiner sur un schéma.

Il cliqua sur une autre vidéo. Puis une autre. Et encore une autre.

Il était trois heures du matin. Il n'avait pas sommeil.

Il avait une piste.

Cette nuit-là, pendant que la ville dormait, un électricien retraité nommé Sébastien Noël tomba sur une vidéo qui changerait sa vie.

Il ne savait pas encore que cette vidéo le mènerait à créer BALANCE.

Il ne savait pas encore que BALANCE deviendrait NEXA.

Il ne savait pas encore qu'il déclencherait une révolution qui révélerait au monde entier qui le gouvernait vraiment.

Tout ce qu'il savait, c'est qu'il venait de voir une possibilité.

Une faille dans le système.

Une chance de changer quelque chose.

Et pour un homme qui avait passé sa vie à réparer des circuits électriques, une faille était simplement une invitation à la réparation.

Le monde était cassé. Il allait le réparer. Ou mourir en essayant.

Chroniques de la Première Révélation Numérique

Un mot de l'auteur

Merci d'avoir ouvert ce premier chapitre.

Ce que vous venez de lire est une petite porte. Sébastien va la franchir, et douze personnes vont la franchir avec lui. Ce qu'ils vont bâtir ensemble, le roman le dévoile page après page.

Si cette première étape vous a donné envie de poursuivre le chemin, le roman est disponible sur Amazon, en broché et en numérique.

Quoi qu'il en soit, merci d'avoir lu. C'est un privilège rare.

Victor Herlang

POURSUIVRE LA LECTURE

Le site de l'auteur

leseditions3052.fr

Commander le roman

www.amazon.fr, édition brochée

Les éditions 3052